

Alex
Lake

COPY
CAT

L'imitation
est la plus terrifiante
forme de flatterie

Pygmalion

Copycat

DU MÊME AUTEUR

After Anna, Pygmalion, 2017, J'ai lu, 2018

Killing Kate, Pygmalion, 2018, J'ai lu, 2019

Alex Lake

Copycat

Traduit de l'anglais par Thibaud Eliroff

Pygmalion 

Pour plus d'informations sur nos parutions,
suivez-nous sur Facebook, Instagram et Twitter.
<https://www.editions-pygmalion.fr/>

© Alex Lake, 2017
© 2019, Pygmalion, département de Flammarion,
pour la traduction française
978-2-7564-2515-3

À mes parents, qui m'ont enseigné ces mots magiques :
« Bien sûr que tu en es capable. »

Première partie

DIX ANS PLUS TÔT

Certains avaient commencé à parier sur la mort de Karen moins d'une semaine après sa disparition. Personne – une mère encore moins – ne laisserait ses enfants seuls durant des jours sans prévenir, à moins d'un problème. D'un gros problème. Peut-être était-elle déprimée après la naissance de son deuxième enfant. Peut-être ne s'épanouissait-elle pas dans son couple. Son petit ami n'était pas du coin, et il avait quelques années de plus qu'elle. Qui savait ce qui se passait derrière la porte close de leur maison ?

Pas Sarah Havenant ni aucun de ses amis, qui avaient pourtant été les derniers à la voir. C'était le jour où Sarah était revenue s'installer à Barrow, dans le Maine, après quatre ans passés à l'université puis quatre autres à l'hôpital régional. Tous les cinq s'étaient retrouvés dans un bar. Pour se rappeler le bon vieux temps, échanger sur l'avenir.

Sarah, Jean, Franny, Luke. La bande de jadis – du moins ceux qui vivaient encore dans les parages.

Et Karen. Karen, mère de deux garçons de respectivement trois et un an. Karen, à présent disparue.

Sarah ne se souvenait pas l'avoir vue quitter le bar. Cela avait dû se produire avant 2 heures du matin, au moment où elle-même avait titubée jusqu'à un taxi avec Franny et Luke. Alec – un type qu'ils venaient de rencontrer – avait proposé de les reconduire, mais Sarah était encore assez lucide pour décliner son offre généreuse.

Franny et Luke ne se rappelaient pas non plus l'avoir vue partir, pas plus que Jean, qui était rentrée tôt ; l'été, elle travaillait dans une ferme bio et se levait aux aurores pour le marché.

Mais quelque part entre le départ précoce de Jean et 2 heures du matin, Karen avait elle aussi quitté le bar.

Ou plutôt disparu, comme on ne tarda pas à le découvrir.

Le lendemain, Sarah était tombée sur le petit ami de Karen, le père de leurs deux garçons. Elle ne le connaissait pas – ils ne s'étaient croisés qu'une fois ou deux lorsqu'elle était repassée occasionnellement par Barrow –, et il lui avait demandé si elle savait où Karen se trouvait.

Elle avait secoué la tête. *Est-ce qu'elle va bien ?* s'était-elle enquis.

Elle n'est pas rentrée hier soir, avait-il répondu. *Je me suis réveillé vers quatre heures pour ce petit gars* – il avait embrassé le plus jeune de ses deux fils sur le front –, *et elle n'était pas là. Je l'ai appelée sur son portable, mais elle n'a pas décroché.*

Il avait passé plusieurs coups de fil. Y compris à l'hôpital. Aucune trace d'elle.

Plus tard dans la soirée, il avait fallu se rendre à l'évidence qu'elle avait disparu.

Et, au bout d'une semaine, qu'elle ne semblait pas disposée à revenir de sitôt.

1.

Sarah Havenant jeta un coup d'œil à l'écran de son téléphone sur le chemin de la salle d'examen n° 3. Elle attendait de Ben, son mari, la confirmation qu'il irait chercher leur fils, Miles – un garçon d'à peine sept ans qui s'était subitement, et fort déplaisamment, mis à se comporter comme un ado rebelle –, au centre aéré où il passait ses journées durant les vacances d'été. Dans le cas contraire, cela signifiait qu'elle devrait quitter la clinique de Barrow sitôt sa journée de travail terminée pour aller le récupérer, et alors adieu la séance à la salle de sport.

Or, aujourd'hui plus que jamais, elle avait besoin d'exercice. Elle venait d'annoncer à une patiente que les résultats de ses examens n'étaient pas bons ; désastreux aurait été plus proche de la réalité, car ils montraient que son cancer ne lui laissait pas plus de quelques mois à vivre.

La patiente – Amy, de son prénom – était partie presque sans un mot. Son mari avait commencé à poser des questions, mais la jeune femme s'était levée, avait secoué la tête et lui avait dit qu'ils s'occuperaient des détails plus tard, qu'elle souhaitait seulement s'en aller.

Je veux être auprès d'Isla, avait-elle dit.

Sa fille de neuf mois qui, à moins d'un miracle, serait bientôt orpheline de mère.

Voilà pourquoi Sarah avait besoin de se dépenser. Après quoi elle rentrerait chez elle, retrouverait Ben, Miles et ses deux plus jeunes filles, Faye et Kim, de respectivement cinq et deux ans, puis ce serait le repas, les histoires, le bain et le lit. Rituel au terme duquel elle ne manquerait pas de remercier son Créateur – quand bien même elle était athée – pour lui avoir donné une si belle famille.

Mais au lieu du message de Ben, elle trouva une requête Facebook émanant d'une personne à laquelle elle n'avait pas pensé depuis très longtemps. Au moins une décennie.

Rachel Little.

Qui n'était même pas une amie, à l'époque. Elle fréquentait le lycée de Barrow à la même époque que Sarah, mais elle n'avait pas fait partie de son cercle d'intimes. Ni de celui d'aucun de ses proches, d'ailleurs. Elle n'avait pas le profil ; au lycée, plusieurs « tribus » bien identifiées se côtoyaient – les sportifs, les pom-pom girls, le club d'échecs –, et Rachel donnait dans la lecture des tarots, l'occultisme et les modes alimentaires alternatives. C'était sans doute faux, mais Sarah se souvenait qu'elle n'ingérait que des jus de légumes faits maison dont elle vantait les mérites auprès de quiconque voulait bien l'écouter.

Rachel était grande et toute en jambes, mais sans grâce. Elle semblait ne pas savoir quoi faire de ses pieds et de ses mains, qui saillaient drôlement de ses pantalons et de ses chemises – jamais de robe, de jupe, de débardeur ou de T-shirt – toujours trop courts pour ses membres dégingandés.

Mais bon, elle était plutôt sympa, et Sarah était curieuse de savoir ce qu'elle était devenue. L'avantage

avec Facebook, c'est qu'on pouvait rester en contact avec énormément de gens sans s'engager à rien. Ben voyait cela comme une perte de temps – il avait supprimé son profil quelques mois plus tôt –, mais Sarah y trouvait son compte. Elle aimait les autres et s'intéressait à leurs vies.

Elle s'arrêta devant la porte de la salle d'examen n° 3 – où l'attendait son dernier patient, un hypocondriaque d'une petite quarantaine d'années qui jouissait d'une santé de fer, mais se croyait mourant – et ouvrit le message.

Salut Sarah! C'est moi, Rachel! Je suis enfin sur Facebook (c'est pas trop tôt, mais tu me connais – j'ai toujours un train de retard!), et je me suis dit que j'allais te contacter. J'espère que tu vas bien. Je vais bientôt me réinstaller à Barrow, alors peut-être qu'on se croiera. Une question : quel compte utilises-tu ? Celui-ci ou l'autre (avec ton nom et ta photo)?

Sarah fronça les sourcils et tapa sa réponse.

Rachel! Ça me ferait plaisir de te revoir. Je ne peux pas t'écrire plus longuement, je suis au travail. Et je n'ai qu'un seul compte – celui-ci!

Elle appuya sur « Envoyer », entra dans la salle d'examen n° 3 et n'y pensa plus.

Il s'avéra que Ben pouvait aller chercher Miles. Son message – OK re : Miles – était typique de son mari, pour qui emails et textos servaient à transmettre un maximum d'informations en un minimum de mots. Il prétendait que c'était parce qu'il était britannique et ne croyait pas dans les vertus du papotage, mais Sarah le soupçonnait de nourrir vaguement l'idée que plus un message était long, plus il coûtait cher. Quoi qu'il en soit, le problème était réglé,

aussi put-elle s'arrêter à la salle de sport avant de rentrer chez elle et rejoindre, avec quelques minutes de retard, un cours de spinning. Une fois la séance terminée, elle sortit avec Abby, une étudiante en marketing de vingt-cinq ans qui avait pratiqué la crosse à l'université et semblait prendre un malin plaisir à surclasser les mères de famille et les retraitées qui constituaient l'essentiel de la clientèle de la salle de sport de Barrow.

— Argh, couina Abby. La vache! J'ai les cuisses en feu. Elle nous fait super bien bosser.

Elle, c'était Tanya, une femme un peu plus âgée que Sarah, mais dotée d'un corps que la praticienne qualifiait de merveille anatomique. Elle faisait les mêmes exercices que ses élèves mais, alors que ces derniers se dissolvaient dans des mares de transpiration, Tanya restait fraîche. Penser dans ces conditions était en soi impressionnant ; parler forçait le respect ; crier comme elle le faisait relevait de l'exploit. C'était ridicule – Sarah, à trente-huit ans, était mère de trois enfants et entretenait avec son mari une vie sexuelle active (et loin d'être routinière) –, mais elle se rendait compte qu'elle avait un petit *crush* pour sa professeuse. Son attirance n'avait rien d'érotique – du moins ne le croyait-elle pas –, c'était plutôt un genre d'idéalisation. Elle était muette d'admiration devant Tanya et s'était surprise à redoubler d'efforts pour essayer de briller devant elle, avec pour seul résultat une rougeur et un essoufflement prématuré qui devait la laisser plus circonspecte qu'impressionnée.

— Elle est carrément phénoménale, approuva Sarah. Je ne sais pas comment elle arrive à faire ça.

— Beaucoup de travail, répondit Abby avec le premier degré propre à son âge. Il n'existe aucune potion magique pour avoir un corps comme le sien.

— Sans doute, fit Sarah, qui aurait bien aimé que ce soit le cas. (Elle sortit son portable et ses clés de voiture de son sac.) On se voit la semaine prochaine, j'espère.

— Je viendrai au cours de jeudi. À plus.

Sarah hocha la tête, entra dans sa voiture et mit le moteur en route. Puis elle jeta un coup d'œil à l'écran de son téléphone en attendant que l'air conditionné refroidisse l'habitacle.

Il y avait un nouveau message de Rachel.

Super! Je te fais signe quand je débarque à Barrow. Et voici l'autre compte à ton nom! Pas de doute, c'est bien toi!

Il y avait un lien. Sarah cliqua dessus et une page Facebook s'ouvrit.

Elle fronça les sourcils. La page était à son nom. Sarah Havenant.

Elle en parcourut le contenu. Mariée à Ben. Mère de trois enfants.

Et c'était bien elle sur la photo de profil. Elle regardait l'objectif en souriant devant la patinoire où ils s'étaient souvent rendus l'hiver précédent. Elle se souvenait de ce jour-là : elle portait le manteau qu'elle avait acheté dans l'un des magasins d'usine de Freeport, coupé dans un nouveau tissu synthétique chaud et léger qu'elle aurait tant aimé avoir, enfant, au lieu des nombreuses couches qui entravaient les mouvements dès qu'il faisait froid.

Mais cela n'avait aucun sens. Pourquoi quelqu'un prétendrait-il être elle sur Facebook? Et qui ferait une chose pareille?

Elle fit défiler la page vers le bas.

Et se figea.

Le dernier statut datait de *ce matin*. Il s'agissait d'une photo de Miles, Faye et Kim assis sur une serviette de plage, en train de manger des sandwichs au beurre de cacahuète. Il y avait une légende :

On dirait que Kim aime les sandwichs au sable. Merci à ses aînés pour cette garniture surprise ! On peut toujours compter sur eux pour lui apprendre des bêtises...

Sarah fixa l'écran. Cette fois ce n'était pas une vieille photo d'elle prise au hasard, ça s'était passé *la veille*.

Ils s'étaient rendus à la plage et, au déjeuner, Miles et Faye – surtout Faye, d'ailleurs – avaient dit à leur petite sœur que si on appelait ça un casse-croûte, c'est parce qu'à l'origine les sandwichs étaient recouverts d'une croûte de sable. Kim, qui cherchait désespérément à s'attirer leurs bonnes grâces, avait acquiescé. Ses deux aînés avaient pris un malin plaisir à enduire son sandwich de mayonnaise avant de le rouler dans une couche de sable chaud et de le lui tendre.

Mmm, avait fait Kim sous leurs encouragements. *Je vais casser la croûte*.

Mais personne d'autre n'était au courant. Ils étaient rentrés tard dans l'après-midi et, une fois les enfants couchés, Sarah avait passé la fin de la soirée à travailler.

Lentement, elle commença à faire défiler le reste de la page.

2.

Elle n'en croyait pas ses yeux.

Le statut suivant était une photo de Ben et d'elle dans un restaurant japonais, quelques semaines plus tôt. Ils partageaient un bateau de sushis et une bouteille de vin blanc ; sur le cliché, où Ben apparaissait de dos, elle était de face et écoutait son mari, la main droite refermée autour de son verre. La légende disait :

Dîner en amoureux avec mon merveilleux époux. Il faudrait qu'on fasse ça plus souvent !

C'était, s'avisa-t-elle, exactement le genre de post banal qu'elle aurait pu mettre.

Sauf qu'elle ne l'avait pas fait. Quelqu'un d'autre s'en était chargé. Et il ne s'était pas arrêté là.

Une photo d'elle dans un bar à vins grec de Portland avec Toni et Anne, ses deux meilleures amies de la fac, un soir de printemps. Légende :

Sortie entre filles ! Yeah !

Une photo d'elle et de Jean, assistante pédagogique à la maternelle du quartier, que Sarah avait connue toute sa vie, après quinze kilomètres de course à pied en avril.

Trempées de la tête au pied par le déluge qui s'était abattu sur tous les concurrents, elles souriaient à l'objectif. Légende :

Un peu de pluie, mais tout va bien. Mon délicieux Britannique de mari a dit avant que nous partions : "Rien de bien méchant. Chez moi, on appelle ça un petit crachin." Puis il a sorti son parapluie de golf, ses chauffettes pour les mains et sa thermos de thé.

Ben avait bel et bien prononcé ces paroles, puis les avait attendues à l'arrivée sous son parapluie en sirotant son thé.

Bon Dieu de merde. Qu'est-ce que c'était que ce bordel ? Et qui en était responsable ?

Il y avait pire.

Une photo de Faye déguisée en carotte lors de la représentation du *Gros Navet* à la maternelle.

Une photo des enfants construisant un bonhomme de neige au square.

Une photo de Sarah dégustant un chocolat chaud au *Little Cat Café*, où elle était allée travailler sur un article.

Une photo, datée de février, de sa nouvelle cuisine installée durant l'hiver. Légende :

Finie ! J'adore !

Une photo prise à l'intérieur de la maison.

La climatisation de la voiture tournait maintenant à plein régime, soufflant sur elle un air froid dont elle avait à peine conscience. Elle avait les bras et les jambes hérissés de chair de poule, mais pas à cause de la température.

À cause des photos. D'elle, de Ben, de leur maison.

De ses enfants.

Qui avait pu les prendre ? Forcément quelqu'un qui s'était trouvé à tous ces endroits, la veille à la plage, lors de

ces dîners en amoureux, de ces sorties entre filles, à la fête de l'école.

Mais il n'y avait personne. Pas même Ben.

Et pour quelle raison ? Était-ce une blague ? Peut-être que tous ses amis étaient dans le coup – ce qui expliquerait la quantité de photos –, mais pourquoi ? Qu'est-ce qu'ils avaient à y gagner ? Et pourquoi faire ça depuis six mois dans son dos ? Pourquoi faire ça tout court ?

Cela n'avait aucun sens.

Et le pire, songea-t-elle, c'est qu'un genre de canular cruel monté par mes amis est la meilleure explication que je puisse espérer. Je n'ai pas la moindre idée des alternatives, mais je présume qu'il n'y en a aucune de bonne.

Elle revint à son téléphone et passa les photos en revue. Ses amis n'avaient rien à voir là-dedans. Une plaisanterie à ses dépens – une fausse page Facebook à son nom où elle ferait des blagues cochonnes et révélerait des détails de sa vie sexuelle – serait à la rigueur crédible. À la fac, Toni s'était fait une spécialité de ce genre de farces – commander des pizzas à livrer chez d'autres, par exemple –, et même si ça ne l'amusait plus guère aujourd'hui, elle avait gardé – et garderait à vie – une part de puérité. Elle avait ça dans le sang. Son père et ses deux grands frères se jouaient sans arrêt des tours et en faisaient profiter Toni et sa mère, victimes toutes désignées depuis toujours. La première fois que Sarah avait passé le week-end chez eux à Cape Cod, l'été de leur première année de médecine, Marty, le père de Toni, avait préparé des œufs à la coque pour le petit déjeuner et les avait servis dans de jolis coquetiers en porcelaine avec des mouillettes luisantes de beurre.

Mangez, avait-il dit. C'est ma spécialité.

Les œufs à la coque, ce n'est pas vraiment une spécialité, papa, avait fait observer Toni d'une voix ensommeillée.

Je les appelle les « Œufs surprise de Marty ». Allez-y.

Sarah avait tapoté la coquille avec sa cuiller et en avait retiré le sommet craquelé. Elle était restée interdite un instant, puis avait levé les yeux sur Marty – il avait insisté pour qu'elle l'appelle par son prénom plutôt que « Monsieur Gorchoff », ce qui lui avait donné le sentiment d'être une adulte, mais l'avait aussi mise un peu mal à l'aise. La coquille était vide.

C'est ça, la surprise ! Votre œuf n'est pas là.

Il lui avait tendu un mug d'un café merveilleusement corsé, dont elle avait bu une gorgée, puis une autre, avant d'apercevoir dans le liquide brun et épais un éclair de couleur, qui avait disparu quand elle avait remis la tasse à la verticale.

Elle l'avait de nouveau penchée, et la couleur avait réapparu.

Un jaune d'œuf.

Monsieur Gor... Marty. Il y a un œuf là-dedans !

C'est le deuxième effet Kiss Cool. Mais ne t'inquiète pas, ils sont bios !

Elle avait passé le reste du week-end terrorisée à l'idée de découvrir une autre « surprise » mais, Dieu merci, il n'y en avait pas eu. Toni avait subi ce genre de farces un rien cruelles et plus qu'un rien irresponsables durant toute son enfance – il n'était donc pas impossible qu'elle ait créé une fausse page Facebook au nom de son amie.

Mais jamais elle n'aurait mis les enfants de Sarah dessus.

Comme la plupart des mères de son entourage, Sarah était un peu réticente à l'idée de poster des photos de ses enfants sur Internet, quoi que Facebook prétende au sujet du respect de la vie privée, aussi avait-elle limité l'accès à

son compte à ses seuls amis et, même ainsi, elle faisait très attention à ce qu'elle mettait en ligne.

Mais ce compte-là était public. Le monde entier pouvait voir ces photos. Toni ne serait pas allée si loin dans le canular.

Alors qui ? Ben ? Il avait ces photos sous la main – il aurait pu les récupérer sur le téléphone de Sarah –, mais elle ne l'imaginait pas faire une chose pareille. Il aurait fallu qu'il emploie l'ordinateur de son travail, puis qu'il s'assure qu'elle ne tombe jamais sur les notifications ou les emails envoyés par Facebook. Chaque fois qu'elle utilisait le téléphone de son mari, elle en profitait pour jeter un coup d'œil à ses emails et à ses textos – elle n'en était pas fière, mais le faisait quand même. Tout était d'une rassurante banalité : des messages de ses collègues concernant des présentations de comités opérationnels, des bilans juridiques, des demandes d'approbation et des textos de ses amis pour déterminer où se tiendrait leur prochaine soirée match et s'ils avaient ou non la bénédiction de leur femme.

Non, ce n'était pas Ben. Cela lui aurait demandé un niveau de supercherie dont elle le pensait incapable. Pour commencer, se faire passer pour une bille en informatique durant toutes ces années aurait requis des talents d'acteur qu'il ne possédait pas. De cela, elle était sûre.

Presque sûre. Mais on ne savait jamais vraiment. Les mariages révèlent parfois d'étranges surprises.

Elle chassa cette pensée d'un mouvement de tête. Ce n'était pas Ben, point final.

Mais alors qui, *bordel* ?

3.

Elle a fini par mordre à l'hameçon. Elle en a mis, du temps. L'appât gigote dans l'eau depuis six mois. Mais elle vient seulement de le voir. Elle n'est pas très observatrice – étonnant, pour un médecin –, ce qui rend les choses encore plus faciles.

Manifestement, elle n'a jamais lancé de recherche Google sur son nom. C'est une erreur. Il vaut toujours mieux être conscient de ce qui se passe, avoir un maximum d'informations, connaître les cartes de son ennemi. Mais encore faut-il savoir qu'on en a un.

Elle va se demander qui est derrière tout ça, qui a mis ces photos en ligne et pourquoi, mais elle ne trouvera pas. Son esprit ne fonctionne pas de cette manière. Elle est incapable d'imaginer les raisons qui pousseraient quelqu'un à agir ainsi. Elle ne sait même pas *comment* cette personne s'y est prise, et pourtant le *comment* et le *qui* sont étroitement liés : comprendre l'un mène nécessairement à l'autre.

Mais elle ne trouvera ni l'un ni l'autre.

En tout cas, pas avant qu'il ne soit trop tard.

Car ce n'est que le début. Ce compte Facebook n'est rien de plus que l'hameçon qui se loge dans la bouche du

poisson. Le poisson croit que c'est son seul problème, que s'il parvient à s'en débarrasser, son monde redeviendra tel qu'il a toujours été.

Mais il se trompe. Car l'hameçon est attaché à une ligne, qui est elle-même assujettie à une canne tenue par une main. Et la main est contrôlée par un cerveau, un cerveau patient et observateur qui a déterminé le meilleur moment, le meilleur endroit et la meilleure méthode pour attraper le poisson.

Mais alors que le poisson se tortille dans l'espoir de se libérer, il ne parvient qu'à enfoncer l'hameçon plus profondément et à vider ses réserves d'énergie jusqu'à ce que toute lutte devienne impossible.

Et au moment où la main sent sa proie faiblir, elle commence à actionner le moulinet...

Pour l'instant, le poisson vient seulement de s'aviser de la morsure de l'hameçon dans son palais. La suite – les mouvements affolés, la lutte et l'anéantissement final – reste à venir.

Excitant. Cela va être excitant, comme toute partie de pêche.

Comme toute *vengeance*.

4.

Sarah se gara à côté de la voiture de Ben – une berline familiale bleu foncé (bleu nuit minéral selon le concessionnaire qui la leur avait vendue quand Miles était bébé). Le modèle préféré des Américains : une Toyota Camry. Pratique, fiable, économique, décotant peu. Et devant être changée bientôt.

Quelques semaines plus tôt, Ben avait évoqué l'idée de la remplacer par un cabriolet.

D'accord, mais trouves-en un à cinq places, avait-elle dit.

Ça n'existe pas. Le toit se replie dans le corps de la voiture, ce qui réduit l'espace disponible pour les sièges arrière. En général, il n'y a que deux places.

Elle lui avait jeté un regard aussi amusé qu'incrédule.

Nous avons trois enfants, Ben. C'est quoi, l'idée ? Que Miles nous suive à vélo ?

On pourra prendre ta voiture s'il faut aller quelque part tous ensemble. Je ne conduis la mienne que pour me rendre au travail. Et ce sera sympa de la décapoter, l'été.

Et si tu as besoin de les emmener tous les trois ? Si je suis absente pour le week-end et qu'il se passe quelque chose ?

Je prendrai un taxi. Tu trouveras toujours de bonnes raisons d'avoir deux grosses voitures. Mais la plupart du temps, nous n'en avons pas besoin.

Très bien, si c'est ta priorité.

Ce n'est pas une question de priorité. C'est juste que j'aimerais bien avoir une décapotable. Mais laisse tomber. C'est sans doute une idée stupide. Crise de la quarantaine anticipée.

La discussion s'était arrêtée là. Elle se sentait coupable d'avoir écorné ses rêves ; en vérité, elle ne savait pas trop pourquoi elle ne voulait pas qu'il ait un cabriolet. Elle prendrait également plaisir à le conduire. C'était juste que... de fait, ça fleurait la crise de la quarantaine à plein nez. Elle voyait cela comme une menace, un signe que les décisions de Ben se fondaient désormais sur ses besoins à lui et non plus sur ceux de sa famille. Elle finirait de toute façon par lui donner son feu vert. Elle serait heureuse pour lui, ou du moins s'efforcerait de l'être.

Mais cela attendrait. Pour l'heure, elle était contente de trouver sa vieille voiture, car cela signifiait qu'il était rentré.

Ben était assis sur le canapé, Kim sur ses genoux. Il lui lisait son livre préféré du moment, *Le Terrifiant Monstre poilu*, dont elle ne se lassait jamais. Ben était un père très patient – une qualité que Sarah adorait chez lui –, mais même lui rechignait à raconter cette histoire sept ou huit fois d'affilée.

— Encore *Le Terrifiant Monstre poilu*, je présume ? demanda Sarah.

— Ce n'est que la deuxième fois aujourd'hui, fit observer Ben. La fraîcheur que l'on ressent au contact de toute grande littérature demeure intacte.

— Papa, lis, intima Kim.

Elle correspondait en tout point au profil d'un troisième enfant ; elle avait appris à disputer sa part à ses deux aînés – d'attention, de gâteau, de temps sur le trampoline. Elle voulait désespérément faire partie de la bande, à n'importe quel prix, comme à la plage avec son casse-croûte.

— Il s'est passé quelque chose de très bizarre aujourd'hui, déclara Sarah.

— À la clinique ?

— Non. J'ai reçu une requête Facebook d'une personne avec qui j'étais au lycée. Elle revient vivre à Barrow.

— Qu'y a-t-il de bizarre là-dedans ? Plein de gens s'installent ici. Moi-même, je suis venu de Londres. Mais j'avais une bonne raison de le faire, ajouta-t-il avec un sourire.

— Ce n'est pas ça qui est bizarre.

— Papa, lis !

— Un instant, chérie. Maman et moi discutons. Continue.

Kim attrapa la main de son père et la posa sur le livre.

— Lis ! Lis *Le Terrifiant Monstre poilu*.

Ben leva les yeux au ciel.

— Est-ce qu'on peut en parler plus tard ? Je n'ai pas l'impression que Kim soit très partante pour interrompre son histoire.

Il était presque 21 heures quand ils purent enfin discuter tranquillement. Lorsqu'elle avait couché Miles, il lui avait raconté sa journée au centre aéré – ils avaient lavé un cochon au tuyau d'arrosage, et il se demandait s'ils pourraient en avoir un comme animal de compagnie. Sarah lui avait expliqué que les cochons n'étaient pas vraiment des animaux de compagnie, et qu'ils n'auraient pas le temps de s'en occuper. Miles objecta que *lui* s'en occuperait, de

jour comme de nuit, et qu'il travaillerait pour lui payer des jouets rigolos.

Commençons avec un animal moins ambitieux, avait proposé Sarah. Pourquoi pas un poisson rouge ?

Ou un rat nu. Anthony en a un.

Sarah avait secoué la tête. Elle en avait déjà vu ; ça ne la dégoûtait pas – après tout, elle était médecin –, mais ce n'était pas les plus beaux représentants du règne animal.

Poisson rouge. Et si tu t'en occupes bien, peut-être un hamster.

Et après, un cochon ?

Peut-être, avait cédé Sarah, consciente qu'on n'en arriverait pas là.

Quand elle fut redescendue, elle servit deux verres de vin. Ben était assis sur le canapé, son ordinateur portable ouvert sur ses genoux. Elle lui tendit sa boisson.

— Tu travailles ?

— Je mets de l'ordre dans mes emails. Rien d'important.

Avec Ben, ça ne l'était jamais. Il était avocat, et elle savait qu'il gérait des cas stressants, mais il ne les rapportait jamais à la maison.

Ça ne sert à rien de s'inquiéter pour le travail, disait-il, et il ajoutait son proverbe favori : « L'inquiétude, c'est une avance que l'on paie au désastre. » On passe son temps à penser à des choses qui ne se produiront peut-être jamais. Ça n'a aucun sens. Si elles arrivent, alors il faut s'y coller. Dans le cas contraire, pas la peine de s'inquiéter.

Ce qu'il ne faisait jamais. Encore une des qualités que Sarah – la reine de l'inquiétude – aimait chez lui.

— Tu connais la dernière ? dit-elle. Miles veut un cochon.

— Je présume que sa requête n'a rien à voir avec la bizarrerie que tu as mentionnée plus tôt ? Car, venant de lui, ça n'a rien de bizarre.

— Non, je vais te montrer. (Elle prit son téléphone, ouvrit le faux compte Facebook et lui tendit l'appareil.) Regarde.

Il fit défiler la page.

— Je ne comprends pas. Qu'est-ce qu'il y a de bizarre ? Je ne suis pas un expert, mais n'est-ce pas justement à cela que sert Facebook ? À partager des photos ? À raconter à la Terre entière que tu manges un smoothie aux germes de luzerne ?

— Si. Et je suis estomaquée que tu connaisses les germes de luzerne. (Elle s'interrompit un instant.) Sauf que ce n'est pas mon compte.

Ben fronça les sourcils.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Ce sont des photos de toi. Et des enfants.

— Je sais. Mais je n'étais pas au courant de son existence jusqu'à aujourd'hui. Rachel, l'amie qui m'a envoyé la requête, m'a demandé quel compte était le mien. Je ne l'avais jamais vu avant cela. (Elle lui prit le téléphone des mains et afficha son véritable compte.) Là, c'est moi. La vraie moi.

Ben considéra l'écran pendant quelques secondes, puis il posa le mobile à côté de lui sur le canapé.

— Alors qui l'a créé ?

— C'est bien ce que je voudrais savoir. Je n'en ai pas la moindre idée.

Ben la dévisagea un instant.

— C'est clairement bizarre. Mais soyons logiques. Qui a *pu* le créer ?

— Je l'ignore. Personne.

— Forcément quelqu'un qui s'est trouvé à tous ces endroits. Et il n'y a pas tant de photos que ça. Quoi, huit en tout? Ce ne serait pas trop compliqué.

— Mais personne n'était avec moi dans tous ces lieux.

— Peut-être quelqu'un qui a accès à ton téléphone?

— Certaines de ces photos ne sont pas de moi. Comme celle de nous deux au restaurant japonais. On dirait qu'elle a été prise de l'intérieur, mais pas par moi.

— C'est donc soit quelqu'un qui t'a suivie dans tous ces endroits, mais dont la présence était suffisamment naturelle pour qu'elle n'éveille pas ta méfiance, soit quelqu'un qui savait où te trouver et est venu prendre ces photos – en douce. (Il leva les mains dans un geste de peur feinte.) Ce qui voudrait dire que tu as un genre de harceleur.

— Ben! Ne plaisante pas avec ça, ce n'est pas drôle!

— Sarah, je ne crois pas que quelqu'un te harcèle.

— Peut-être pas, mais garde tes blagues pour toi.

— OK, plus de blagues. Mais voyons si nous pouvons réduire les possibilités. Commençons par la photo la plus récente, c'est celle dont on se souviendra le mieux. Qui y avait-il à la plage hier?

— Plein de gens, comme n'importe quel dimanche d'été dans le Maine. Tout le monde a envie d'aller se baigner.

— Faisons une liste.

— Mel était là, avec Anthony et James. Je crois avoir vu Bill, son mari, aussi. Et puis, il y avait Jean et ses deux enfants. Toby, Lizzie et les filles. Ah, et l'institutrice de maternelle de Miles, à l'autre bout de la plage. (Sarah haussa les épaules.) Il y avait foule.

Ben gonfla ses joues.

— À part une farce, je ne vois pas ce que ça pourrait être. Quelqu'un te mène en bateau.

— C'est possible, mais ça ne nous dit pas qui pourrait faire une chose pareille. Qui s'est trouvé dans tous ces lieux.

— Ce n'est pas forcément nécessaire. Plusieurs de tes amis pourraient être de mèche et s'envoyer les photos les uns aux autres.

— Sans doute... Mais ce serait une farce très élaborée.

— En tout cas, je ne m'inquiérais...

Le téléphone de Sarah en mode vibreur lui coupa la parole. Elle regarda l'écran et leva la main pour réduire son mari au silence.

Une notification était arrivée. De Facebook.

Elle l'ouvrit et cligna des paupières plusieurs fois. Elle n'en croyait pas ses yeux.

— Bordel de merde ! lâcha-t-elle.

— Quoi ?

— C'est une demande d'ami. (Elle tourna le regard vers son mari.) De moi. De Sarah Havenant. Du faux compte.

5.

Invitation : Sarah Havenant. Confirmer/Supprimer l'invitation.

Sarah savait que ce n'était rien du tout, juste une information digitale transformée en texte par quelque logiciel, mais ça ne l'empêcha pas de se sentir très désorientée. C'était étrange de se voir demander en ami par son nom et sa photo.

C'est moi, Sarah Havenant, songea-t-elle. Pas toi, qui que tu sois.

— Montre-moi, dit Ben en lui prenant le téléphone des mains. C'est très, très bizarre. Ça doit être une espèce de canular. Il n'y a pas d'autre explication.

Il y avait une confiance dans sa voix que Sarah trouva rassurante. Ben était prompt à analyser une situation – un dossier juridique, une amitié, un problème dans le comportement des enfants – et à faire la part des choses, aussi parvenait-il souvent à une vision claire avant même que les faits se produisent. C'est ainsi qu'ils s'étaient mariés. Ils s'étaient rencontrés à Londres, où Sarah était venue assister à un colloque, et s'étaient embrassés le soir même, en boîte. Rien de plus ne s'était passé cette nuit-là, mais ils étaient

convenus de se revoir avant qu'elle parte. « Avant qu'elle parte » se révéla être le soir suivant, puis le suivant, et encore le suivant. Lors de leur dernier rendez-vous, il lui dit qu'ils allaient se marier.

Elle avait ri.

C'est un peu tôt pour parler de mariage, non ?

Comprends-moi bien, avait-il précisé. Je ne suis pas en train de te demander en mariage. Je t'informe de ce qui va se passer. J'ai le même genre de pressentiment au travail. Parfois, un dossier arrive dans un brouhaha d'opinions contradictoires et de contrats, alors qu'il me suffit de regarder le client dans les yeux pour savoir si c'est un escroc. La seule information qui compte. Et c'est pareil avec toi. Je sais que nous allons nous marier. Le reste n'est que détails.

Mais je vis dans le Maine. Je viens de commencer mon internat à l'hôpital de ma ville natale. Et je repars demain.

Voilà ce que j'appelle les détails. Ils se régleront tout seuls.

Ce qu'ils avaient fait. Le lendemain elle avait décidé de repousser son retour de quelques jours. Ils avaient visité Stonehenge, Édimbourg, Durham, le mur d'Hadrien, et puis il avait vraiment fallu qu'elle rentre.

Après son retour dans le Maine, ils avaient entretenu une relation à distance, du genre de celles qu'elle avait toujours cru vouées à l'échec, mais en l'occurrence ça avait marché grâce à la force de conviction de Ben. Il lui téléphonait presque tous les jours, lui rendait visite une fois par mois – c'était toujours lui qui venait – et puis, neuf mois après leur première rencontre, il l'avait demandée en mariage.

Tu es sûr ? s'était-elle enquis, consciente que ce n'était pas là une réponse habituelle.

Absolument sûr. Comme toujours.

Cette certitude les avait conduits à l'autel et, pour lui, à abandonner sa carrière de juriste à Londres, déménager dans le Maine et avoir des enfants. C'était une force puissante, voire, de l'avis de Sarah, un peu effrayante. Tant qu'elle était du même côté qu'elle, tout allait bien, mais elle s'était souvent demandé ce qui se passerait dans le cas contraire. S'il décidait un jour que leur mariage était terminé, qu'il arrivait à la conclusion que leur situation était sans espoir, cette même certitude l'éloignerait d'elle inexorablement.

Mais pour le moment, elle était contente qu'il ait décrété que ce compte Facebook n'était rien d'autre qu'une blague. En espérant que ce soit le cas.

— Tu en as parlé à quelqu'un ? demanda-t-il avec un regard songeur, comme s'il venait de s'aviser de quelque chose.

Elle secoua la tête.

— Personne ? Personne ne sait que tu es tombée sur ce compte ?

— Non, personne. Pourquoi poses-tu la question ? À quoi penses-tu ?

— Au timing. C'est un peu... un peu étrange, tu ne trouves pas ?

— Quel timing ?

— L'invitation de l'autre Sarah Havenant. C'est étrange qu'elle arrive justement le jour où tu découvres l'existence de ce profil. Il est là depuis longtemps, après tout. Alors pourquoi aujourd'hui ? Si c'est une coïncidence, elle est énorme.

Sarah sentit son estomac se contracter.

— Tu crois que ça n'en est pas une ? J'aurais reçu l'invitation *parce que* je suis tombée sur le profil ?

— Peut-être. Mais ça nous donne un indice, non ? Celui ou celle qui est au courant de ta découverte est forcément la personne qui t'a envoyé la requête.

— Personne n'est au courant. Comment pourrait-on le savoir ?

— Et cette fille qui t'a prévenue de l'existence de ce compte ? Comment s'appelle-t-elle ?

— Rachel. Rachel Little.

— C'est peut-être elle. Elle sait que tu as découvert le profil, puisque c'est elle qui te l'a indiqué.

— Non, impossible. Elle n'a pas mis les pieds à Barrow depuis des années.

Ben haussa les épaules.

— Pose-lui la question.

— Je le ferai peut-être. Mais je dois d'abord parler à Jean.

6.

Jean vivait dans le même quartier. Par la route, il fallait marcher environ huit cents mètres, mais un sentier forestier reliait leurs deux jardins. En chemin, Sarah appela son amie pour la prévenir de son arrivée.

Heureusement, elle était encore debout, ce qui, à 21 heures 30, n'avait rien d'évident : mère célibataire de deux enfants adoptés, elle se couchait en général très tôt. Son mari – le père des enfants – s'était fait renverser par un chauffard trois ans auparavant. On n'avait jamais retrouvé l'auteur du crime. Seulement la voiture – volée –, abandonnée quelques kilomètres plus loin, le capot cabossé et le pare-brise fendu. Il y avait une seringue sur le siège passager et une bouteille de whisky vide sur le plancher.

La voiture avait été volée sur le parking de la pharmacie de Barrow, comme en témoignaient les caméras de surveillance, mais la police avait été incapable d'identifier le coupable, qui portait une capuche. Ils avaient conclu qu'il s'agissait d'un délinquant en quête de quelques billets pour se payer sa prochaine dose d'héroïne, la drogue de prédilection de ceux qui, dans le Maine, ne parvenaient pas à se faire prescrire des opiacés.

Jean avait eu du mal à s'en remettre, mais la résilience avait pris le dessus. Après la mort de Jack, elle s'était concentrée sur le positif. Elle avait dit à Sarah qu'il lui restait au moins les enfants – elle ne pouvait en avoir naturellement –, et qu'ils seraient sa famille jusqu'à la fin de ses jours.

Ils ont de la chance de t'avoir pour mère, avait répondu Sarah. *Et moi de t'avoir pour amie.*

Sarah ouvrit la porte de service et entra dans la cuisine.

— Salut, lança Jean, qui était en train de préparer des sandwichs pour le déjeuner de ses fils. Comment va ?

— Couci-couça. Il y a des jours comme ça.

— Ah ? fit Jean en levant un sourcil.

— Tu as eu des nouvelles de Rachel Little ?

— Qui revient vivre à Barrow ? Oui, elle m'a envoyé une requête sur Facebook.

— Moi aussi. Tu n'as rien trouvé de bizarre ?

— Non. Qu'est-ce que tu entends par là ?

— Eh bien, elle m'a demandé quel était mon véritable profil.

Jean fit la moue et fronça les sourcils.

— Je ne comprends pas.

Sarah tendit son téléphone à Jean.

— Elle parlait de ça.

Jean posa son couteau et fit défiler la page. Elle l'étudia pendant quelques secondes.

— Putain de merde... Mais qu'est-ce que c'est que ce bordel ?

— C'est bien ma question. Et il y a dix minutes, j'ai reçu une invitation. De ce faux profil. Donc quelqu'un sait que je suis tombée dessus.

— Oh, bon sang. Qui pourrait être au courant ? Et qui se serait trouvé partout où ces photos ont été prises ?

— Je ne vois personne. Personne d'autre que moi.

— Certes. Et ce n'est pas toi.

— Ben pense que ça pourrait être Rachel, fit Sarah après une pause. Elle savait que j'avais vu le compte, puisque c'est elle qui m'a signalé son existence.

— Peut-être, mais j'ignore comment. Comment aurait-elle pu se procurer les photos? Il aurait fallu qu'elle soit à Barrow depuis au moins six mois. Or elle était sur la côte Ouest, c'est donc impossible.

Elles consultèrent le profil de Rachel pour s'en assurer; psychologue à San Diego, elle s'était spécialisée dans l'accompagnement du deuil et la gestion du stress post-traumatique. Plausible dans une ville où la présence militaire était importante. Il n'y avait cependant rien de plus: son profil ne datait que de quelques semaines.

— Elle est nouvelle sur Facebook, expliqua Sarah. Pour ce qu'on en sait, elle a peut-être inventé ça de toutes pièces et n'a jamais quitté la région.

— Possible, admit Jean, l'air peu convaincu. Mais ça semble un peu tiré par les cheveux. Et ça ne répond pas à la question: pourquoi ferait-elle une chose pareille? Vous vous entendiez bien au lycée, non?

— Plus ou moins. Elle était du genre discret. Je n'avais pas beaucoup de rapports avec elle. (Sarah s'interrompit un instant.) Quoiqu'une fois nous nous soyons disputées à propos d'un type, Jeremy.

Jean hocha lentement la tête.

— Je m'en souviens. Vaguement. Mais il n'y avait pas de quoi fouetter un chat, si?

Jeremy avait intégré le lycée en première. Originaire de Californie, il avait pimenté leur vie d'une touche de nouveauté et d'exotisme. Il surfait – du moins le prétendait-il –, énumérait, dans un authentique argot West Coast, les

clubs grunge de Seattle qu'il avait écumés et portait des vêtements que Sarah et ses amis n'avaient jamais vus ailleurs que sur MTV.

Au bout d'une semaine ou deux, il avait invité Sarah à boire un café, et elle avait accepté. Il s'était montré drôle et charmant, mais sous les habits *tendance* et la *coolitude*, elle s'était rendu compte qu'il était totalement immature. Elle doutait de la véracité de la plupart de ses histoires, si bien qu'après plusieurs autres rendez-vous, elle lui avait dit qu'elle n'était plus intéressée.

Avant qu'elle ne le fasse, il s'était produit un curieux incident avec Rachel. Un jour, après les cours, celle-ci avait attrapé Sarah par le coude et l'avait tirée dans une salle de classe vide. Épuisée et à bout de nerfs, elle avait demandé à Sarah s'il se passait quelque chose avec Jeremy.

Pas grand-chose, avait-elle répondu. *Il est sympa, mais ce n'est pas le coup de foudre.*

Alors laisse-le-moi, avait supplié Rachel, les larmes aux yeux. *Laisse-le à quelqu'un pour qui il compte.*

Avant que Sarah ait pu répliquer quoi que ce soit, la porte s'était ouverte et une professeure d'anglais, Mme Coffin, était entrée pendant que Rachel se faufilait au-dehors.

Pour autant qu'elle sache, Rachel et Jeremy n'étaient jamais sortis ensemble et, de toute façon, ce dernier était reparti six mois plus tard sur la côte Ouest où son père avait de nouveau été muté. Jusqu'à aujourd'hui, Sarah n'y avait plus repensé.

Mais tout cela n'avait rien à voir avec ce qui se passait là. Cette histoire remontait à très loin, et même à l'époque, ça n'avait eu aucune importance.

— Je crois que ce n'est qu'une coïncidence, dit Sarah.

— Donc l'envoi de l'invitation précisément aujourd'hui serait un hasard ? Un peu bizarre.

— Je l'espère, car autrement ça voudrait dire que quelqu'un m'observe.

Elle se servit un verre de vin ; Jean ne buvait pas beaucoup, mais il lui restait une demi-bouteille entamée lors du barbecue du week-end précédent. Sarah plongea les yeux dans le liquide vermillon et considéra son reflet déformé. C'était ridicule. Qu'il s'agisse d'un canular élaboré, d'une vengeance peu probable de Rachel Little ou d'un putain de harceleur, dans tous les cas, c'était une histoire de fous.

Et ça durait depuis six mois. Durant tout ce temps, quelqu'un avait prétendu être elle sur Facebook. Plus elle y pensait, plus ça lui faisait peur.

— Avec qui est-elle amie ? demanda Jean. La fausse Sarah, je veux dire. Qui a liké ses statuts ?

— J'ai regardé. Une poignée d'inconnus. Tu sais comment Facebook fonctionne. (Sarah secoua la tête.) Le profil a été créé uniquement pour que je le voie.

Jean sourit, mais Sarah la connaissait assez pour savoir quand elle se forçait.

— Ça va aller. On verra bientôt tout ça comme un truc bizarre qui s'est produit dans le passé.

— J'espère. Je l'espère vraiment.

7.

Tout cela fait partie du plan. Elle est perplexe, naturellement. Elle commence à se poser des questions. Sur les gens. Sur ses amis. Sur les événements. Elle se demande ce qui se passe. Elle se demande s'il y a un lien entre l'invitation de son faux profil à son vrai profil et le fait qu'elle soit arrivée le jour même où elle a découvert le simulacre. Elle pense que oui. Mais lequel? Et pourquoi? Et qui? Sans réponse, elle reviendra à l'hypothèse d'une coïncidence. Et cette hypothèse, parce qu'elle est rassurante, deviendra peu à peu son explication.

Une coïncidence. Forcément. L'autre possibilité – un harceleur qui l'observe dans l'ombre – est trop effrayante. Donc, une coïncidence.

Mais elle se trompe. Cela fait longtemps qu'elle est observée. Bien avant qu'elle ait découvert ce compte Facebook.

Enfin. À présent, la planification, l'attente et l'observation touchent à leur fin, les choses sérieuses commencent. Tisser cette toile complexe a pris si longtemps. Maintenant qu'elle en a attrapé un fil, elle va se mettre à tirer.

Et la toile se défera de mille façons qui, toutes, dépassent son imagination. Car il y a tant de fils. Et quand elle croira

avoir fait des progrès, quand elle croira voir le tableau d'ensemble, elle découvrira la vérité.

En défaisant la toile, elle ne réussira qu'à s'empêtrer dedans.

Et ne pourra plus bouger.

Tel un poisson dans un filet. Plus elle luttera, plus le filet se resserrera autour d'elle.

Jusqu'à ce qu'il n'y ait plus aucune issue possible.

8.

Sarah était étendue dans son lit, les yeux ouverts. Elle était rentrée de chez Jean à 23 heures et avait eu du mal à s'endormir. Après quatre heures d'un sommeil sporadique, elle était à présent éveillée.

Pleinement éveillée. Le vin lui avait collé une sacrée migraine, qu'un ibuprofène était parvenu à atténuer. En revanche, le médicament ne pouvait rien contre les questions qui s'entrechoquaient vainement sous son crâne en quête de réponses. Elle voulait savoir qui était derrière ça, et pourquoi.

Et elle voulait savoir si elle était en danger. C'était en tout cas l'impression que ça lui donnait. L'auteur de cette mystification s'était introduit dans la maternelle de sa fille. Les avait suivis, Ben et elle, au restaurant.

Était entré *chez elle*.

Elle sentit sa poitrine se serrer. Elle inhala profondément, retint sa respiration un instant, puis expira lentement.

Pas ça, implora-t-elle. Je vous en prie, pas ça.

Il s'était écoulé plusieurs années depuis sa précédente crise d'angoisse, depuis la dernière fois où son esprit était

parti en roue libre dans un réflexe combat-fuite, la laissant le souffle court, le cœur affolé, étourdie et nauséuse. Elle avait eu l'impression de faire une crise cardiaque et même de mourir, une fois.

Elle s'était surprise à penser en une ou deux occasions qu'il aurait mieux valu mourir. La panique pouvait la prendre n'importe quand, dans sa voiture, au supermarché, au travail. Elle vivait dans une peur incapacitante qu'elle n'était pas sûre de pouvoir supporter plus longtemps.

Elle avait toujours été angoissée, mais le fait que ces attaques de panique aient commencé pour de bon au moment de la naissance de Miles les rendait encore plus insoutenables, car elle ne pouvait s'empêcher de les associer à son fils. Et la culpabilité qu'elle en ressentait ne faisait que déclencher plus de crises.

Ben avait été très inquiet – ce qui, en soi, était suffisamment inhabituel pour l'angoisser encore plus – et il avait discuté des options possibles avec le corps médical. Au final, Sarah avait consulté un collègue qui lui avait enseigné des stratégies pour surmonter les crises – la respiration, la pensée positive, des exercices et, au début, un traitement médicamenteux. Depuis lors, elle avait réussi à éviter les attaques.

La menace de leur retour planait cependant toujours au-dessus d'elle ; quand Sarah se disait qu'elles étaient parties, la suite de la phrase ne rôdait jamais bien loin : *pour l'instant*.

Et voilà qu'elles revenaient à point nommé. Les mains tremblantes, le cœur affolé, elle s'assit dans le lit et posa sa tête contre le mur froid. À côté d'elle, Ben ronflait doucement.